

André Suarès dit, dans Marsiho :

"A Naples, tout se passe en famille. La joie de Marseille est infiniment plus vaste ; elle enveloppe bien plus d'objets. Naples est prolétaire, un peu famélique et partout italienne. Marsiho n'est toute Provençale qu'en secret : Marseille est universelle. C'est le port, comme jadis Alexandrie dut l'être ... Pour haïr Marseille, il faut ne pas aimer la vie. Il y a quelque cent ans, un Anglais disait de la France : "Vivre est un art, où le peuple français n'a pas d'égal." Et même en France, cet art est celui où Marseille est sans égale." .

Cette universalité qui rapproche Marseille du plus grand foyer de la culture hellénistique, cet art de vivre sans égal, sont-ils à l'origine de ce qui rapprocha Marcel Pagnol et Albert Cohen?

S'il est difficile de répondre à cette question, il reste urgent de voir comment se sont développées, à travers l'amitié, les personnalités du fils de l'instituteur d'Aubagne et de celui des Juifs de Corfou, enfants, tous les deux, de la Méditerranée.



Albert COHEN

Albert COHEN - Marcel PAGNOL UNE AMITIE CREATRICE

par Roger KLOTZ

"Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : Parce que c'était lui, parce c'était moi."
Montaigne.

Marcel Pagnol a été marqué par son entrée en sixième et par le Lycée Thiers dont il parle dans ses souvenirs d'enfance et dans certaines de ses pièces. Il évoque, dans *Merlusse*, l'austérité et le décor de l'établissement qui, avec sa géographie un peu particulière, s'étale de la Place du Lycée au haut du Bd Garibaldi et recevait alors les élèves des classes primaires aux classes préparatoires aux grandes écoles. Il est encore plus précis lorsqu'il s'agit d'Albert Cohen, qui a été son camarade de classe de la sixième à la Terminale. Dans *Le Figaro littéraire* du 17 novembre 1968, il dit :

"Bien longtemps avant la guerre de 1914, j'étais en sixième au lycée de Marseille, et j'avais un ami qui s'appelait Albert Cohen : je le trouvai beau et très intelligent.

Je le raccompagnais le soir jusqu'à sa porte, puis il me raccompagnait jusque chez moi.

Il me dit un jour qu'il était juif, ce qui ne me fit ni chaud ni froid : c'était une époque heureuse, et on ne nous avait pas encore affirmé qu'il est légitime et même urgent de les asphyxier dans la chambre à gaz. Moi, je croyais tout bonnement que c'était une religion, et parce que l'Inquisition les avait persécutés, je les considérai comme une variété de protestants, à

cause de la Saint-Barthélemy.

Albert me détrompa. Il m'apprit que sa religion était la plus vieille de toutes et que, de plus, Jésus-Christ et ses douze apôtres étaient des Juifs, ce qui me surprit grandement. De plus, il m'affirma que son nom signifiait "prêtre" et qu'il avait le droit de bénir. Il fit alors un geste bizarre en écartant l'index et le majeur des deux autres doigts, et il m'expliqua que ces doigts ainsi séparés symbolisaient les deux rayons qui sortaient du front de Moïse. Je lui demandai donc sa bénédiction qu'il m'accorda généreusement avec une gravité sacerdotale."

On note tout d'abord chez Marcel Pagnol l'absence totale d'antisémitisme ; fils d'un "hussard noir de la République" et de la laïcité, il ne connaît aucun "enseignement du mépris" et la religion de l'autre ne "lui fait ni chaud ni froid". Pagnol en profite pour condamner l'Holocauste, en utilisant une ironie qui, sous des dehors bon enfant, est sans appel. L'élève de 6ème a enfin des connaissances qui lui permettent de comparer sainement "l'Inquisition" et "la Saint-Barthélemy". En un mot, Pagnol condamne toute forme d'intolérance religieuse.

On note également que le jeune Albert Cohen a une culture juive certaine et qu'il est conscient de ce qu'est, religieusement, un "Cohen". Il y a peut-être là le fondement de son engagement juif. Albert Cohen, de son côté, a pleinement conscience d'être l'héritier de la classe sacerdotale ; d'une certaine façon, cela expliquera son engagement littéraire et politique.

Dans ce rappel des amitiés enfantines, on en apprend autant sur les deux amis. Marcel Pagnol, le fils de l'instituteur, a une ouverture d'esprit laïque qui laisse bien entendre que, entre 1940 et 1945, il ne sera pas du côté de la collaboration. Albert Cohen, de son côté, a pleinement conscience d'être l'héritier de la classe sacerdotale ; d'une certaine façon, cela expliquera son engagement littéraire et politique.

Dans le temps des amours, Marcel Pagnol parle à nouveau d'Albert Cohen :

"Aux temps lointains de mon adolescence sur les bancs du vieux lycée de Marseille, je composais des poésies ...

Lorsque nous arrivâmes en seconde, je décidai de renoncer aux madrigaux et aux élégies pour commencer une oeuvre importante, dans le genre de La Légende des siècles ou de L'Iliade. En moderne, évidemment. Le grand héros du XXème siècle c'était indiscutablement Napoléon. Ce fut donc lui que je

choisis. Après avoir relu mon cours d'histoire je cherchai une exorde grandiose comme celui de l'Enéide, ""Arma virumque cano ...", Mais je compris bien vite que je n'avais pas le souffle épique, et je renonçai à écrire l'Epopée de l'Empereur.

J'avouai ma déception à Albert Cohen ; il me dit alors :

- Je savais que tu y renoncerais.

- Pourquoi ?

Comme notre amitié était plus forte que notre modestie, il me répondit :

- Tu es un grand élégiaque, dans le genre de Racine ou d'Alfred de Musset. Ce que tu peux faire, c'est une tragédie genre Bérénice, avec une belle histoire d'amour."

Très tôt, Albert Cohen a compris que Marcel Pagnol devait écrire pour le théâtre. Il a compris que la gaieté de Marcel Pagnol pouvait cacher une profonde tristesse. En lui parlant d' "une belle histoire d'amour" qui puisse constituer "une tragédie genre Bérénice", il est peut-être à l'origine d'une idée que Pagnol n'oubliera peut-être pas. On connaît la célèbre formule : Titus, qui aimait Bérénice et avait promis de l'épouser, la renvoya "invitus invitam", malgré lui, malgré elle. Ce sera ce qui constituera chez Pagnol la tragédie de Marius et de Fanny qui, dans la première pièce de la Trilogie, ne se marieront pas, "malgré lui, malgré elle". Albert Cohen avait parfaitement compris que Marcel Pagnol serait un auteur tragique. Il y a là une sorte de prémonition qui est peut-être le point de départ d'une longue amitié littéraire.

Effectivement, 57 ans plus tard, lorsque Belle du Seigneur a été couronnée par l'Académie française, Marcel Pagnol dit :

"Un grand merci d'abord à Gallimard ; à l'époque du digest et du Livre de poche, il a pris le risque de publier un volume aussi épais qu'un dictionnaire et aussi épais qu'un pavé. Ce courage a eu sa récompense : la critique unanime a reconnu et proclamé la richesse du chef d'oeuvre ; je ne connais point d'ouvrage qui ait obtenu de si grands éloges auprès de ses lecteurs.

Cet après-midi, après le vote, j'ai pensé à cette classe du lycée de Marseille où Aimé Sacoman, en 1913, essayait de nous enseigner les rudiments de la philosophie. J'y siégeais entre Albert Cohen et Marcel Brion. Nous n'étions pas de très brillants élèves, et notre bon maître, qui est en paradis depuis longtemps, a dû être bien surpris lorsqu'il a vu deux membres de ce trio, qui ont l'honneur d'appartenir à

l'Académie française, téléphoner au troisième pour lui annoncer que la Compagnie venait de lui décerner le grand prix du meilleur roman de l'année."

Dans l'admiration de l'Académicien pour Belle du Seigneur, il y a le souvenir du Lycée Thiers, il y a surtout l'amitié émue de Marcel Pagnol pour Albert Cohen.

Ayant étudié ce que les souvenirs de Pagnol révèlent sur chacun des deux hommes, il faut également voir ce qu'il reste de cette amitié dans l'oeuvre d'Albert Cohen.

On note que, pour Cohen, comme pour Pagnol, Marseille est un lieu chargé d'affectivité ; c'est la ville qui relie "les Valeureux" à la Mère-Patrie. Parce que Marseille est, pour Albert Cohen la Ville d'Accueil, la Ville où l'on reçoit la Formation Première, le romancier fait servir les "Valeureux" au 141ème R.I.A., dont la Fanfare participait parfois aux Distributions Solennelles des Prix, dans les lycées de Marseille.

Peut-être y-a-t-il eu enfin une réminiscence de la Trilogie (écrite entre 1929 et 1936) dans la composition de Mangeclous, en 1938.

Ce qui fait en effet l'originalité du roman d'Albert Cohen, c'est qu'une bonne partie de son action se déroule autour du Vieux Port. C'est un décor que Pagnol n'a utilisé que pour la Trilogie. Jean de Florette et Manon des sources se situent à quelques kilomètres d'Aubagne, dans les contreforts du Massif de l'Etoile, dans un décor, qui, sans être éloigné de Marseille, sent plus le thym que les odeurs alliées du Vieux Port. Moins enraciné que Pagnol dans le terroir marseillais, de milieu plus modeste aussi (la mère de Pagnol ne travaillait pas, contrairement à la mère de Cohen), Albert Cohen semble avoir eu une enfance surtout marquée par le centre de la ville. On comprend donc que, comme Pagnol, Albert Cohen ait donné au Vieux Port une place importante de son roman.

Un personnage du roman, qui symbolise la ville, s'appelle Scipion Escargassas. On peut facilement le mettre en parallèle avec des héros de la Trilogie. "Scipion" est un nom latin comme "César" ; le nom de famille a les deux premières syllabes du nom d'"Escartefigue". Le personnage est à la fois vendeur de moules et "navigateur en chef après Dieu sur la Flamboyante - nom actuel de la petite barque sur

laquelle il faisait faire des excursions "en basse et haute mer" aux touristes." . Cette évocation du Capitaine du Ferry-Boat, qui s'ajoute à l'image du vendeur de coquillages, semble nous rappeler que nous sommes pas loin du "Bar de la Marine". Albert Cohen complète le portrait du personnage :

"Accroupi sur le quai, un quinquagénaire borgne et ventripotent savourait la joie de vivre et se délectait d'un plat de son invention qu'il appelait Rosée du Matin ou Réconfort du Mâle et qui se composait d'oursins, de violets, d'oeufs durs, de petits bouts de pain, de piments, de safran et d'une trentaine de gousses d'ail - le tout largement arrosé d'huile et de vinaigre. Un maillot à rayes bleues moulait le torse mamelu du petit homme. Deux courtes jambes torsées et bronzées où frisaient de nombreux poils dorés, sortaient de ses culottes ...

Bien qu'il n'eût plus qu'une dizaine de dents, il s'estimait séduisant et n'était pas médiocrement fier de ses minuscules moustaches frisées au petit fer, de ses bagues en simili, de son anneau d'oreille et de ses accroche-coeur pommadés, bien recourbés sur son front rouge brique."

Ce portrait, qui semble tenir à la fois des revues marseillaises de l'Alcazar et de la Trilogie de Pagnol, a ceci d'original que la vulgarité du personnage n'est pas autre chose qu'une galéjade.

La hâblerie, dont le personnage fait montre, a des caractéristiques méridionales et, en même temps, une épaisseur humaine. Scipion tient à passer, devant ses amis de Céphalonie, pour un séducteur irrésistible :

"La nuit dernière, mon ami, huit ! Elles attendaient chacune son tour en-bas. Une partait, l'autre montait, il y avait un collègue en bas qu'il leur donnait des contremarques aque des numéros ("aque" dans le langage de Scipion signifiait "avec")."

On ne peut en fait expliquer cela par le ciel bleu ou le soleil marseillais : le romancier précise bien que Scipion est fidèle à sa femme et qu'il a besoin de rêver sans cesse à des prouesses imaginaires. Albert Cohen recherche l'explication de ces délires :

"Salomon recula pour examiner l'enveloppe corporelle du petit borgne et en comprendre les appâts. Mains derrière le dos, il le considéra attentivement des pieds à la tête. Non, tout de même : ce ne pouvait être les jambes tordues. Et le reste était plus laid encore."

La hâblerie et la galéjade ne sont pas des caractères spécifiquement marseillais. Elles s'expliquent ici par un besoin de compensation ; Scipion réalise par le rêve et par le verbe ce qu'il ne peut réaliser par les actes. Il s'attribue par la parole des pouvoirs de séduction que la vie n'a donné qu'à Solal. Quant à Salomon, le céphalonien, il est ici le porte-parole d'Albert Cohen. Il est l'observateur extérieur qui donne son sens profond à la galéjade : Pagnol, dans un tirade célèbre de César, rejette la légende de Marius et Olive, comme non conforme à l'image de Marseille. Il ne pouvait en être autrement ; le Marseillais, rejoignant en ceci l'Ecoissais, le Corse ou le Juif, distingue mal le rire franc de la moquerie ; en reconnaissant la galéjade, il connaît en même temps l'arrière-goût de la vexation. Avec Albert Cohen, la perception de la galéjade n'est plus la même : Marseillais d'adoption, voyant d'une certaine façon, Marseille de l'extérieur, il donne une explication et demande ainsi, pour la galéjade marseillaise, une indulgence souriante.

Parce que Scipion est une sorte d'anti-Solal, la mission qu'il s'était donnée auprès de la S.D.N. - obtenir l'indépendance de Marseille - est vouée à l'échec : parti pour négocier avec le secrétaire général de l'organisation internationale, il n'est reçu que par "un personnage de moindre importance ... Directeur de la section politique ... Un crétin solennel d'une cinquantaine d'années, monoclé et parfumé." Ce dernier le prend pour un représentant du gouvernement argentin. Au terme du quiproquo, Scipion s'éclipse, heureux d'échapper à sa propre imposture. C'est que la galéjade n'est pas faite pour être action ; elle ne peut être que Verbe.

Le but d'Albert Cohen n'est peut-être pas de reconstruire, à travers le roman, un univers ; il est sans doute bien plus de réfléchir sur un problème humain. Le but de Mangeclous n'est peut-être pas tant d'évoquer Marseille mais d'introduire une réflexion sur la galéjade et sur l'humour. Il en est probablement de même pour les autres romans d'Albert Cohen : Belle du

Seigneur est moins une étude des mécanismes de la S.D.N qu'une méditation sur la séduction.

L'amitié entre Pagnol et Cohen a été une révélation, au sens photographique du



sentiment de laïcité qu'il tenait sans doute de son père et que rien n'a pu ébranler. Il est également réconfortant de noter que le plus célèbre des écrivains marseillais est un ardent philosémite. Nous avons ensuite relevé chez les deux amis ce lent cheminement qui devait les mener ensemble du Grand Lycée de Marseille à la gloire littéraire. Nous notons enfin qu'avec Mangeclous, Albert Cohen a sans doute porté dans le roman toute une méditation que Marcel Pagnol a portée au théâtre et au cinéma avec le Trilogie. "Le pays du Soleil", parce qu'il se situe au bord de la Méditerranée, est sans doute un foyer important de cet "l'humanisme de l'autre homme" dont parle Emmanuel Lévinas.

terme. Nous avons d'abord découvert chez Pagnol un